

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes.

FRANCE.

DÉFODON : PROMENADE À L'EXPOSITION SCOLAIRE DE 1867, par M. Charles Defodon, officier d'académie, rédacteur en chef du *Manuel de l'Instruction Primaire*, etc. ; in-12, 206 p. ; avec plans et vignettes. Paris, Hachette.

Nous avons à remercier M. Defodon de l'envoi d'un exemplaire de cet ouvrage. On sait qu'à l'exposition de Paris, dans le groupe X, celui des objets spécialement exposés en vue d'améliorer la constitution physique et morale de la population, deux classes avaient rapport à l'Instruction publique, la classe 89 qui comprenait ce qui concerne le matériel des écoles et les méthodes d'enseignement de l'enfance, et la classe 90 comprenant ce qui a rapport aux bibliothèques et au matériel de l'enseignement donné aux adultes dans l'atelier, la famille, la commune, ou la corporation. De plus, il y avait dans le parc plusieurs écoles au grand complet, à l'exception seulement du maître et de ses élèves; une était donnée comme type des écoles prussiennes, l'autre comme type des écoles américaines, et une troisième comme type des écoles suédoises. Les instituteurs de toute la France avaient été invités par M. Duruy à visiter l'exposition et surtout les classes que nous venons de mentionner. Non content de cela, M. le Ministre de l'Instruction Publique avait formé dans les salons du ministère une exposition particulière à la France seule ou à un bien plus grand nombre d'objets de provenance française se trouvant réunis. La présence à Paris d'un si grand nombre d'instituteurs a été l'occasion de plusieurs réunions et banquets dont il est rendu compte dans l'appendice. L'ouvrage lui-même contient une description exacte et intelligente, distribuée par pays, de toute l'exposition scolaire. Nous avons été heureux d'y trouver le passage suivant qui a rapport au Canada :

« Dans un petit compartiment d'apparence beaucoup plus modeste se présente l'exposition scolaire d'un pays dont le nom sera toujours cher à la France, le Canada.

« A côté de livres anglais, d'instruments anglais et de méthodes anglaises, nous avons été heureux d'y retrouver, comme un souvenir toujours vivace de la mère-patrie, non-seulement des noms de figure française comme celui de l'hon. M. Chauveau, comme celui de M. Langevin, prêtre, auteur d'une pédagogie, mais encore des livres français, véritablement français et en usage dans nos propres écoles, par exemple différents ouvrages de l'abbé Drioux et le traité de grammaire française de M. H. Julien. Les Canadiens, ceux du Bas-Canada, comme ceux qui habitent les rives des grands lacs, sont avant tout Canadiens, et ils ont raison de se montrer et de rester tels, mais ils ne défendent certes pas à un français de saluer avec sympathie, comme des compatriotes, les dignes descendants de Champlain et de Montcalm, dont ils ont su garder sous la domination étrangère la langue, les mœurs et les lois. »

Petite Revue Mensuelle.

La discorde règne chez nos voisins, et on pourra se réjouir si elle n'apporte pas à son secours la guerre qu'elle a enfantée et dont elle se sépare rarement. Jusqu'à présent elle s'arrête à nos frontières, il est vrai, mais qui peut prévoir les suite d'une guerre qui se ferait presque à notre porte. Les Etats-Unis s'engagent de plus en plus dans la lutte acharnée des partis, au mépris de tout principe, de toute dignité; et à voir l'ardeur qu'on y met, tout fait craindre que ce malheureux pays ne reprenne jamais le rang qu'une grande force, d'impulsibles richesses, un génie fécond et hardi lui assignaient parmi les nations. Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans ces villes presque désertes du Sud, où par un changement qui répuge à la nature, le blanc est souvent l'esclave du noir, qui reconnaîtrait dis-je ce peuple riche, laborieux et intelligent qui avait fait de son pays un vaste jardin et qui, en distribuant les produits à l'univers entier? Ce n'était pas assez de cette guerre fumeuse qui a réduit une moitié du pays à la plus affreuse misère, creusé des gouffres sous les pieds des vainqueurs; ce n'était pas assez de l'épuisement du trésor public et des effrayantes proportions de la dette nationale; il lui faut aujourd'hui donner le spectacle du Président en lutte ouverte avec le Congrès et de deux partis prêts à en venir aux mains dans la Capitale même de ce pays des libertés politiques. On accuse le président et on veut le déposer parce qu'au lieu de consentir à être chef du parti radical et de condescendre à ses volontés, il a préféré rester le chef d'un grand peuple et distribuer avec impartialité ses faveurs et sa protection à la nation toute entière.

Car enfin le successeur de M. Lincoln n'est coupable que de défendre la Constitution et de protéger les droits des victimes de la guerre. Le président Johnson est mis en accusation devant le sénat, asserrément comme Haute Cour de justice, présidée par le juge en chef Chase. Sommé de comparaitre, treize de ce mois, ses avocats lui ont obtenu un sursis de dix jours et la cause devra entrer en examen le 24. Cet ajournement ne promet aucune ressource au parti de l'homme de la Constitution et de la raison. La réclamation de l'accusation et le mode de procédure à suivre ont été surveillés et fixés par sept des ennemis les plus acharnés du président. Le juge, malgré son désir manifeste de s'opposer à la déchéance du président, sera obligé de plier devant la majorité. De sorte que le jugement ne se fera pas longtemps attendre.

Comme on le voit, l'Amérique s'accapare une grande partie de la curiosité universelle, toujours avidement tournée vers le scandale ou le

crime. L'Europe ne joue plus qu'un rôle secondaire dans les événements du jour. Aucun fait nouveau ne s'y produit. Les Réniens en Angleterre, les révolutionnaires en Italie, les agitateurs en Espagne sont passés à l'état chronique. Rien de nouveau, de vif, de palpitant ne s'offre aux regards. Quelques coups de fusils, échangés contre des brigands ou des pillards par le parti du droit et de l'ordre, sont les seuls bruits qu'on pourrait entendre aujourd'hui en Europe. Aussi paraît-on attacher beaucoup plus d'intérêt à ce qui se prépare qu'à ce qui se passe. Les regards d'un grand nombre de personnes sont tournés vers l'Orient où se joue la régénération des Provinces Turco-Slaves, sous la surveillance avide et pleine de convoitise de la Russie.

Ce n'est pas aussi sans une certaine inquiétude mêlée d'étonnement, que plusieurs ont suivi le Prince Napoléon se dirigeant vers la Prusse, chargé pensait-on d'une mission diplomatique de la plus haute portée. Mais de ce côté, les inquiétudes se sont promptement calmées au bruit des fêtes qui n'ont cessé de pleuvoir sur Son Altesse durant sa visite dans la Capitale du nouvel Empire. Les préparatifs des armes, le tumulte et l'agitation qu'avaient causées bien des bruits belliqueux semblent s'être apaisés au instant pour faire un plus ample écho aux nobles voix qui ont retenti au sein du Parlement Anglais et du Corps Législatif de France. A Londres on voit M Gladstone rendre, dans un discours imposant, un tribut de regrets à Lord Derby qui se retire de la direction des affaires, et saluer l'avènement au pouvoir de M. Disraeli. Amis comme adversaires du noble et vaillant homme d'état, tous ont à l'envi parsemé de fleurs le chemin de sa retraite. L'écho des regrets qui ont retenti au parlement ira sans doute se joindre au concert des louanges qui se fera entendre au loin dans la postérité. Il laisse du reste, après lui, pour continuer les traditions glorieuses de sa famille, son fils Lord Stanley, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, l'ami intime de M. Disraeli et qui promet, dans un temps donné, de prendre le timon des affaires.

Au vingt-quatrième héritier de la lignée des Derby, vient de succéder un pauvre plébéien dans la direction du vaste empire britannique. Ce n'est pas tout, il faut ajouter encore, pour le relever à la hauteur de tout son mérite, que M. Disraeli appartient à la nation juive, sur laquelle pèse si lourdement le poids de la destinée. Avec du travail, de l'énergie, il a écarté la pierre qui lui fermait l'entrée de la vie politique; il s'est posé comme champion, s'est moqué de ses blessures et a trouvé la source de son triomphe dans ses défaites mêmes. On sait que Demosthène subit un échec à sa première harangue, et ce fut là l'origine de sa gloire. M. Disraeli ne fut pas moins malheureux d'abord, ni moins heureux ensuite que l'immortel orateur d'Athènes. Voici comment un publiciste français apprécie sa carrière et son talent.

« M. Disraeli, tout le monde le reconnaît en Angleterre, a lui seul gagné sa place. Il n'y a dans cette fortune ni faveur de cour, ni alliance patricienne, ni fanatisme de parti, ni popularité démagogique, il n'y a que la supériorité de l'homme et l'évidence de la justice. M. Disraeli avait tout en quelque sorte contre lui quand, avant l'âge de 20 ans, il abordait le monde en écrivant dans *Vivian Grey* le roman de sa vie, qu'il a maintenant conduit au dénouement le plus glorieux. Entre *Vivian Grey* et le jour où la Reine lui a confié la composition du cabinet, quelles aventures! Animé par une inspiration toujours poétique et une énergie de volonté qui ne redoutait pas la bizarrerie, M. Disraeli passa plusieurs années à écrire de charmantes compositions romanesques imprégnées le plus souvent de paradoxes politiques, et s'amusa comme un Alcibiade à couper de mille façons la queue de ses chiens. Il alla même à cette époque jusqu'à tenter la composition d'une poème épique, *The Revolutionary Epoch*, dont il imprimait encore les fragments il y a quatre ans en le dédiant à Lord Stanley, à qui l'unit une sympathie affectueuse. L'obstacle le plus redoutable que M. Disraeli put rencontrer dans la société anglaise et justement dans le parti tory, qui avait ses inclinations politiques, était dans l'origine hébraïque, qui est parlante dans son nom. Il ne s'effaroucha point et attaqua franchement le taureau par les cornes. Il écrivit *Alroy*, roman poétique en l'honneur de l'un de ces Hébreux du moyen-âge qui tentèrent de reprendre Jérusalem par les armes, et plus tard dans le récit entraînant et étincelant de *Coningsby* il incarma en Sidonia le grand et mystérieux juif cosmopolite, l'oracle philosophique de son œuvre. Entré à la Chambre des Communes en 1837 on sait qu'il fut interrompu dans son premier discours, et que celui que la Chambre reconnaît aujourd'hui comme son plus parfait orateur se rassit en disant au assistants ironiques qu'il les forcerait bien un jour à l'entendre. Il tint bientôt parole : dans le parti conservateur, il s'associa plutôt au groupe du chevaleresque Lord Stanley, le Lord Derby d'aujourd'hui, qu'à celui des amis et des élèves de Sir Robert Peel; puis quand vint la crise de l'abolition des *corn-laws* et le déchirement du parti tory, M. Disraeli rallia et vengea les conservateurs déconfits par des philippiques toutes bouillonnantes du lyrisme du sarcasme. Sans M. Disraeli et son ami le grand *sportsman*, Lord George Bentick, soutenus et excités à la Chambre des Lords par les charges à fond de Lord Derby, le parti tory fut tombé en possession. Bientôt M. Disraeli devint le leader mal soutenu des tories, qui ne le suivirent d'abord qu'avec défiance et indiscipline. Aidé cependant par ceux qu'avait gagnés la grâce de son caractère et qui s'attachaient à sa fortune, et par le libéralisme du parti whig, il fit ouvrir aux juifs l'accès du parlement. La scission de Lord Russell et de Lord Palmerston en 1852 appela fortuitement les tories au pouvoir, sous la direction de Lord Derby, M. Disraeli